

Faut-il enseigner le français ?

Viateur Beaupré

Professeur de français
Cégep de Sept-Îles

Les Québécois, nous dit-on, sont préoccupés par l'état de santé de leur langue maternelle. Est-ce vrai ? Ils veulent (?) bien travailler en français ; mais sont-ils prêts à travailler leur français ? Ils veulent que le gouvernement protège leur langue ; mais sont-ils convaincus qu'eux d'abord doivent la protéger, en l'apprenant ? Les deux tiers de nos élèves du cégep suivraient-ils des cours de français, s'ils n'étaient pas *obligés* de les *suivre* ? Et ils *suivent* leurs cours de français, loin derrière leurs cours *importants*. Tous les professeurs, dans toutes les disciplines, enseignent-ils en français ou en sabir ? Et enseignent-ils le français à leurs élèves ? Et les professeurs de français de tous les niveaux sont-ils convaincus qu'ils doivent d'abord enseigner le français ?

On s'est rendu à l'évidence que l'enseignement du français – et de tout le reste – dans notre réseau scolaire, était en piteux état. C'était évident depuis fort longtemps. Alertées par l'opinion publique, les « instances décisionnelles » se sont enfin rendues à l'évidence et ont pensé à des manœuvres de sauvetage national. *Désormais*, ils veulent faire du français une priorité. Ils parlent et agissent en ce sens. Mais on peut bien se demander si des gens qui comprennent avec un tel retard des questions aussi élémentaires et fondamentales, agiront pour les bonnes raisons quand enfin l'urgence les fait se lever. Les conversions, en ce domaine, sont rares. Quand on a cultivé si longtemps l'indolence et l'aveuglement face à la langue, il serait presque miraculeux qu'on en découvre si rapidement l'importance.

La « réforme »

On m'affirme que sur cette question la ministre a des idées très claires. Elle les a clairement exprimées, et elle entend mener une politique claire et ferme. Oui, mais elle aura d'abord à convaincre à peu près tout le monde, et même les professeurs de français. Par exemple, ceux du niveau collégial, dont un bon nombre – disons la majorité – se sont crus et même proclamés dispensés d'enseigner la langue. « Parce que nous sommes des professeurs de littérature ! » Par ignorance ou arrogance, ils croient que la langue appartient aux niveaux primaire et secondaire. Après, on passe à des choses plus utiles, sérieuses et valorisantes.

La réforme en cours les obligera à s'occuper désormais de la langue. Le feront-ils ? Peut-être. Mais en cherchant des abris fiscaux de tous genres. Car, pour un grand nombre (la majorité ?), cette obligation sera ressentie comme un impôt plus ou moins

justifié, une autre TPS plus ou moins odieuse. Un peu à la manière des professeurs des autres disciplines qui se croient pénalisés s'ils ont à corriger le français dans les travaux de leurs élèves. « La philo, les maths, les soins infirmiers, c'est pas du français ! » Combien de professeurs de français ont dit, disent et diront encore : « La littérature, ce n'est pas la langue ! » Et ils continueront à corriger le français, à l'occasion, comme au Québec, depuis vingt-cinq ans, on enseigne la grammaire et l'analyse, à l'occasion. Un enseignement occasionnel, et non pas un enseignement systématique. Avec des résultats *occasionnels*.

Et avec ce résultat global que nos écoles secondaires, nos cégeps et nos universités produisent des diplômés dont la majorité sont d'une ignorance crasse en français, et le démontrent brillamment, non seulement à l'occasion, mais en toutes circonstances. On me dit que, cette année, 30 000 de nos étudiants universitaires devront reprendre le petit test d'entrée en français exigé par les universités. *Québec sait faire !* et se dit : *Faut l'faire !*

Former l'esprit

Pourquoi cette inconscience collective ? Parce qu'on se fait de l'enseignement de la langue une conception des plus infantiles. On croit, presque, que le but premier de l'enseignement de la langue maternelle, c'est d'éviter les fautes de ponctuation, d'orthographe et de grammaire. Mais, sapristi ! l'homme n'a pas inventé la langue pour surveiller les fautes de langue. Il l'a inventée pour communiquer sa pensée sur tout, avec sa profondeur, sa richesse, sa rigueur et ses subtilités. Le sait-on : la langue est la plus prodigieuse création de la pensée humaine ? Nulle autre création humaine ne traduit mieux l'éminente dignité de l'intelligence humaine. Nulle autre n'est aussi apte à saisir tous les aspects de la réalité intérieure et extérieure, avec plus de rigueur et de souplesse. La merveille qu'est la navette spatiale, c'est peu, comparée à la géniale création de la langue.

La langue peut danser, mieux que le danseur cinq étoiles. Elle peut chanter, mieux que le violon, et voler, mieux que l'hirondelle. Sculpter, aussi bien que Michel-Ange et Maillol. Analyser et célébrer l'homme, infiniment mieux que toutes les sciences conjuguées. Tout peindre, et mieux que Vermeer, Matisse et Pellon. Et dans les grands moments d'un peuple, tragiques ou exaltants, c'est encore la langue qui est le plus efficace outil d'action. Le verbe de Churchill, le verbe de De Gaulle. Un chef d'État, débile en langue parlée ou écrite, est un chef in-signifiant, peu électrisant ; même si son slogan est l'électricité. Car la qualité de la langue est le miroir fidèle, impitoyablement fidèle, de la qualité de l'esprit, de l'être profond, le tien et le mien. C'est dur (?) à encaisser. Mais il faut l'encaisser ; sous peine d'être in-signifiant, c'est-à-dire privé de sens, de signification.

Si cela est vrai, une conclusion s'impose. Et c'est précisément cette conclusion, évidente comme le Saint-Laurent, qu'on perd généralement de vue dans les discussions portant sur la langue. *C'est que rien n'est plus apte à former l'esprit, à tous les niveaux de l'enseignement, qu'une étude systématique de la plus géniale création de l'esprit humain.* Nous voilà bien loin des discours habituels sur la langue. On dit un peu tout sur l'utilité de la langue, sauf précisément cela.

Le disant, je fais figure de Martien, de sectaire, d'élitiste, bref, de cinglé. Qui me croira si je dis que comprendre exactement le mécanisme de l'attribut et le pourquoi du mode subjonctif apporte à l'esprit une rigueur et une souplesse plus grande que la compréhension de l'économie, de la physique ou de la pensée d'un illustre philosophe sensé ?

Toute activité, y compris la plus manuelle, peut développer l'esprit ; si elle est faite intelligemment. Mais quand j'étudie intelligemment ma langue maternelle, c'est comme si je travaillais directement sur mon intelligence, pour la former. Dans la plupart des autres activités, j'applique mon intelligence à quelque chose d'extérieur à elle-même ; ici, j'utilise mon intelligence pour former mon intelligence. Non pas certes directement, mais par l'intermédiaire de la langue qui, elle, est en dépendance étroite de l'intelligence, puisqu'elle en est la plus fidèle des incarnations.

Si j'analyse une phrase de Pascal, avec ses dix-huit subordonnées aux fonctions imbriquées les unes dans les autres ou greffées sur la principale, et avec cette principale sectionnée en de multiples tronçons, je fais un travail plus efficace pour me former à la rigueur et à la subtilité que toute autre analyse portant, par exemple, sur la psychologie des personnages, l'intrigue, le message d'une œuvre.

Disons plus : si je n'arrive pas, dans un texte, à maîtriser d'abord la langue utilisée, les autres opérations faites sur le texte auront toutes les chances de tuer ce texte ; en lui faisant dire n'importe quoi. Je peux, évidemment, me dispenser de ce travail, en me fiant à mon instinct, au hasard, c'est-à-dire à l'à-peu-près. C'est à peu près ce que l'on fait, quand on se croit dispensé de travailler en priorité la langue. C'est un peu comme analyser un tableau, sans trop se préoccuper, sinon à l'occasion, des couleurs, des formes et de la composition de ce tableau.

Certes, la langue sert dans tous les domaines, comme outil d'appréhension, de compréhension. Elle est donc éminemment pratique. Et ses applications pratiques ont toute leur importance. Mais l'enseigner pour elle-même garde sa priorité. On étudie la science, pour en tirer des applications pratiques. Mais on l'étudie d'abord pour elle-même. Et c'est encore en l'étudiant pour elle-même qu'on se donne les meilleures garanties d'en tirer des résultats pratiques valables. Le scientifique à l'état pur précède toujours l'ingénieur et le technicien. Est-il criminel d'appliquer le même raisonnement à la langue ? M'en servir dans tous les domaines, c'est bien. Mais l'apprendre, avant de m'en servir, et pour pouvoir m'en servir, n'est-ce pas bon sens élémentaire ? Au Québec, on veut bien se servir de la langue, *mais sans l'apprendre ni l'enseigner.*

On signale, par exemple, que nos élèves de tous les niveaux – et nos diplômés d'université – font un usage fantaisiste, abracadabrante de la virgule. Mais, pour maîtriser la virgule et, bien évidemment, tout le reste, il faut maîtriser la nature des mots, leurs fonctions, et surtout la structure de la phrase (et de la pensée). Si,

comme c'est le cas chez nous, on enseigne tout cela à l'occasion, on se retrouve avec une ponctuation hystérique et une syntaxe grisée de schizophrénie. Et ainsi de tout le reste, y compris de l'aptitude à lire un texte autrement qu'avec les seuls yeux. Si le tronc et les racines de l'arbre sont gravement atteints, disloqués, réduits à l'état de compost cancéreux, il est vain de vouloir soigner une à une toutes les feuilles cancéreuses produites par le cerveau cancéreux. Soignez un million de feuilles malades, et vous n'aurez pas fait grand-chose pour soigner le tronc et les racines cancéreuses : ils continueront, sereinement, à produire des feuilles et des fruits cancéreux. Or, la grammaire et l'analyse, qui structurent le cerveau, voilà précisément ce que nos enseignants ont pris comme credo d'enseigner seulement à l'occasion.

Au Québec, on eut un jour l'idée de *recycler* les professeurs de français. Bravo ! Mais en quoi consistait le recyclage ? Cours de pédagogie selon Montessori, Piaget ou Ogino-Knauss ; cours de taxonomie pour bâtir des examens dits objectifs ; cours de manie- ment des gadgets audiovisuels ; cours de psychologie, de la phase anale à la phase sénile. Cours de français ? Peu ou point. Des Oscars pédagogiques de ce genre, nous en avons des douzaines à notre crédit. À notre débit, nous avons, entre autres, 30 000 analphabètes universitaires pour la seule année en cours.

Une priorité

Certes, il faut faire lire, beaucoup, et pas n'importe quoi, mais le meilleur. Il faut faire écrire, beaucoup, et corriger beaucoup. J'en suis convaincu, et je le fais, autant que quiconque, et beaucoup plus que la majorité. Mais il faut aussi faire étudier la langue pour elle-même. Le temps manque. Pas au secondaire, si on utilise utilement, intelligemment et avec des méthodes intelligentes, le temps disponible. Au collégial, le temps accordé à la langue maternelle n'est pas encore celui que l'on croit bon d'allouer aux « choses sérieuses », c'est-à-dire aux sciences et à la concentration. Cette fameuse concentration qui hypnotise l'esprit des étudiants et des autres, et qui les concentre comme dans un puits, un trou étroit et profond, qui fait oublier ou négliger tout le reste. Qui relègue en particulier la langue au deuxième ou troisième plan. Cette mentalité concentrationnaire étouffe tous les appels, si vertueux et pathétiques soient-ils, à la formation générale. Ce qui accroche un joli bémol à l'intention de faire respecter la langue maternelle. Le premier respect serait de lui donner une nette priorité, *et d'exiger qu'on l'enseigne.* On n'en est pas rendu là.

Si le temps manque, consacrer le temps disponible à enseigner d'abord sérieusement la langue, à tous les niveaux d'enseignement. On fait presque systématiquement le contraire, faute de comprendre ce que j'essaie, difficilement, de faire comprendre ici, un peu comme celui qui essaie de faire admirer la mer au désabusé criminel qui dit, sûr de son droit : « Y a rien là ! »

Car, une fois de plus, je parle probablement dans le désert, ou sur la mer, loin au large. Au Québec, après les réformes en cours, on continuera probablement à bousiller, en toute sérénité et impunité, l'enseignement de la langue ; comme on l'a bousillé, avant et pendant. Comme, en Haïti, on bousille la démocratie, malgré l'embargo et les discours vertueux de l'ONU. La rigueur de la pensée et de la langue suppose un travail méthodique, exigeant, acharné. C'est loin de nos habitudes mentales, et ça se greffe difficilement sur notre caractère mou qui attend, mollement, qu'ON lui donne son autonomie. T'sé 'veux dire ? ☒